



La Nouvelle Revue Française

que peut (encore)  
La Littérature ?

sous la direction de

**STÉPHANE AUDEGUY**  
et **PHILIPPE FOREST**

**Maintenant**

Entretien avec  
**Aurélien Bellanger**

**Un mot d'ailleurs**

**Elisabetta Rasy**

**Épiphanies**

**Guy Walter**

N° 609 septembre 2014

*nrf*



*LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE*

N° 609 – septembre 2014



# Que peut (encore) la littérature ?

*Sous la direction de Stéphane Audeguy  
et Philippe Forest*

*nrf*

GALLIMARD



PHILIPPE FOREST

*Que peut (encore) la littérature ?*

*Avant-propos*

*En face d'un enfant qui meurt, La nausée ne fait pas le poids.*

Jean-Paul Sartre, interview  
par Jacqueline Piatier,  
*Le Monde*, 18 avril 1964.

1.

Dans l'histoire littéraire encore pas si ancienne du vieux xx<sup>e</sup> siècle, il est des dates et des événements qui, aussi mineurs qu'ils puissent premièrement paraître, comptent davantage que d'autres, qui ont immédiatement pris une éminente portée symbolique et dont la signification sollicite durablement la réflexion.

C'était il y a cinquante ans.

Le 9 décembre 1964, à l'invitation de *Clarté*, le journal de l'Union des étudiants communistes français, avait lieu à la Mutualité un débat qui attira une foule assez conséquente, défraya aussitôt la chronique et devint très vite légendaire au point de passer pour emblématique de l'époque où il se déroulait. Ce débat réunissait Jean-Paul Sartre, Simone de

Beauvoir, Yves Berger, Jean-Pierre Faye, Jean Ricardou et Jorge Semprun, tous appelés à répondre à la même question : « Que peut la littérature ? »

Quelques mois plus tard, les interventions des six écrivains furent reprises dans un petit ouvrage publié dans la collection 10/18 et présenté par Yves Buin, alors rédacteur en chef de *Clarté*. Le livre connut une fortune réelle et bien méritée. Il se trouve désormais épuisé, indisponible. Et cela depuis des décennies. Dans l'idéal, bien sûr, c'est l'intégralité du débat de décembre 1964 qui devrait de nouveau être donnée à lire. À défaut, nous proposons ici le texte de la seule conférence de Sartre qui, étrangement, n'avait, semble-t-il, jamais été réédité jusqu'à aujourd'hui.

Outre qu'elle a son intérêt propre, et faute de pouvoir se substituer à la lecture de l'ensemble dont elle relève, cette seule intervention donne tout de même une idée assez exacte du dialogue dans lequel elle s'inscrit. En effet, ce sont les positions prises par Sartre au cours des mois précédant la rencontre qui ont motivé la confrontation avec de plus jeunes romanciers à laquelle Simone de Beauvoir et lui ont été invités par *Clarté*. Et, dans la mesure où Sartre est le dernier à prendre la parole, lorsque son tour vient, il se trouve en situation de reprendre, de discuter, d'approuver ou de réfuter – ou : de prétendre réfuter – les arguments avancés avant lui par ses interlocuteurs. Disons que, dans le débat auquel il a été convié, qu'il commence et qu'il conclut, Sartre a ainsi à la fois le premier et le dernier mot.

Ce qui ne signifie pas qu'il ait raison pour autant.

Le lecteur en jugera.



## 2.

Cinquante ans après le débat de la Mutualité, la NRF a entrepris de soumettre à quelques écrivains d'aujourd'hui la question même à laquelle Sartre apporta autrefois sa réponse personnelle. *Que peut la littérature ?* Interrogation éternelle ou du moins aussi vieille que la littérature elle-même et à laquelle aucun auteur ne peut jamais se soustraire. Mais surtout : *Que peut encore la littérature ?* Car la réponse à une telle question ne saurait être entièrement indépendante du moment historique où on la pose et les changements qui ont eu lieu depuis un demi-siècle – changements qui affectent de façon spectaculaire la littérature, le monde et la place de la littérature dans le monde — exigent certainement que le problème qu'elle soulève se trouve de nouveau pensé.

Ce problème, il est vrai, a déjà été pris par tous les bouts. Au point qu'on doute de la capacité de quiconque (y compris, bien sûr, l'auteur de ces lignes) à ajouter au débat une idée qui soit vraiment neuve. À juste titre, Jean Ricardou fait d'ailleurs remarquer que la question posée des pouvoirs de la littérature renvoie nécessairement à une autre question, antérieure, qui concerne son essence même et qui demanderait, si cela était possible, à être préalablement résolue. *Que peut la littérature ?* Soit. Mais d'abord : *Qu'est-ce que la littérature ?* Sartre, bien sûr, ne l'ignorait pas, qui fit de cette seconde question le titre du deuxième volume de ses *Situations*.

Qu'en est-il alors des hypothétiques pouvoirs de la littérature ? À suivre le panorama que propose Gisèle Sapiro dans nos pages, les termes du débat, s'ils ont constamment été l'objet de remaniements successifs, sont restés

remarquablement identiques qui tantôt incriminent ses effets nocifs et tantôt saluent ses effets bénéfiques, exaltant ou dénonçant sa capacité à façonner notre vision du monde. Depuis sa naissance il y a un siècle, comme le rappelle Robert Kopp, la discussion a amplement occupé, avec Gide notamment, les pages de la *Nouvelle Revue Française* – si bien que notre nouveau numéro ne fait ainsi que reprendre le fil d'une réflexion fort ancienne dans l'histoire de notre revue. Et bien sûr, l'interpellation est encore la même qui s'adresse aux écrivains d'aujourd'hui, de toutes langues et de toutes nationalités, et dont rend compte Emmanuel Bouju.

On en trouvera encore la preuve dans les pages qui suivent. De l'Europe partagée de la guerre froide qu'évoquait hier Jean-Pierre Faye jusqu'à l'Afrique déchirée du génocide dont témoigne aujourd'hui Scholastique Muka-songu, le monde, depuis cinquante ans, en appelle toujours aux écrivains pour leur demander par quelle parole ils pourront, s'ils s'en estiment capables, répondre de l'atroce ou consternante absurdité du présent. Et, comme le démontrent de leur côté les contributions de François Beaune et d'Édouard Louis, si elle le fait de façon moins spectaculaire, la question de l'engagement ne se pose pas moins dans nos sociétés dites démocratiques et développées où, lorsqu'elle se refuse à être ravalée au rang d'un simple divertissement commercial ou d'une pure distraction d'esthète, la littérature authentique a toujours pour vocation de faire apparaître la sourde et invisible violence qui gouverne et accable nos vies.

Sur « ce qui ne dépend pas de nous », explique Michel Deguy, la littérature ne peut rien. Car « aucune prière n'a jamais arrêté le soleil ». Mais, à l'ère de la technique, des

écrans et de la publicité planétaire, sur le reste ? Deguy écrit : « Nous n'avons pour la vérité que le langage de la langue ; le parler vrai. La réalité, cette cible, ne se laisse pas percer facilement par les fléchettes véridiques. On recommence, sans fin. Ce que peut le parler en langue(s) : lutter contre tous les "éléments de langage", les indurations terribles où il se pétrifie. La "déconstruction" est la vie de la pensée. La parole est faite pour la transgression. »

Propos qui, je crois, n'est pas sur ce point très éloigné de celui de Sartre.

### 3.

Jean-François Louette, on le lira ici, a bien voulu préciser les circonstances et les enjeux de la rencontre du 9 décembre 1964, analyser et éclairer pour nous la portée des propos tenus alors par Sartre.

Rappelons que, peu de temps auparavant, Sartre vient de refuser le prix Nobel de littérature et de signer avec *Les mots* un de ses plus grands livres. En cette année 1964, l'autobiographie qu'il offre au lecteur et les nombreux entretiens dont il l'accompagne, le geste de refus qu'il oppose au jury suédois, les positions qu'il prend alors partout dans la presse le conduisent à réenvisager la question de l'engagement telle qu'il a lui-même contribué à la placer au centre de la réflexion littéraire de son temps.

Mais l'heure est venue où s'opèrent toutes sortes de changements rendant indispensable un nouvel examen des idéaux dont Sartre avait été le porte-parole exemplaire. On a souvent dit – et à juste titre – que l'auteur des *Mots* se trouvait en 1964 au zénith de sa célébrité mais que pâlis-sait déjà l'étoile de l'existentialisme concurrencé sur le

terrain philosophique par le structuralisme et sur le terrain littéraire par le Nouveau Roman. On a parfois ajouté – et cela est plus discutable – que le débat de la Mutualité avait vu s'affronter partisans et détracteurs d'une conception de l'engagement soudainement rendue désuète par l'émergence d'une littérature nouvelle, théoricienne, formaliste et expérimentale, en rupture avec celle que Sartre et les écrivains des *Temps modernes* avaient défendue.

En vérité, et comme le soulignait d'ailleurs Yves Buin dans son avant-propos, aucun des écrivains invités à la Mutualité ne doutait, à sa manière, de la capacité de la littérature à « changer le monde ». Ou du moins : à agir sur lui. Jean-Pierre Faye et Jean Ricardou – pour s'en tenir à eux seuls qui furent du débat de 1964 et ont accepté de revenir sur lui pour notre numéro de la *NRF* –, même s'ils la concevaient en d'autres termes que ceux dont usait Sartre, lui reconnaissent eux aussi une propriété essentielle, attribuant à la littérature, comme l'écrivait Faye, la faculté de « pouvoir dire par quels signes notre réalité vient vers nous ».

Sur la scène de la salle de la Mutualité, ce sont, en vérité, plusieurs conceptions des pouvoirs de la littérature qui s'affrontent à la faveur d'une sorte de chassé-croisé où les positions paraissent parfois s'échanger. À l'époque, et alors même qu'on les considère parfois comme solidaires d'un Nouveau Roman dont Alain Robbe-Grillet a revendiqué contre Sartre le désengagement, Ricardou et Faye, au sein de la revue *Tel Quel*, se trouvent en effet partie prenante d'une entreprise, personnelle et collective, qui vise à penser le texte, sa productivité propre, comme l'on disait à l'époque, dans une perspective qui soit aussi explicitement politique. Le roman expérimental qu'ils défendent

tous deux, avec les différences qui les séparent, revendique une vertu propre qui le rend susceptible d'agir, par un travail sur les formes mêmes de la littérature, sur la représentation que nous nous faisons de la réalité – et, par voie de conséquence, sur cette réalité elle-même. C'est là le credo des avant-gardes d'hier et d'aujourd'hui, qui lie révolution poétique et révolution politique. Quant à Sartre, au contraire, il semble pour sa part bien loin désormais du volontarisme exprimé à l'heure optimiste de la Libération et qui lui faisait envisager naguère la littérature comme une arme au service des combats menés partout pour l'émancipation des individus et des peuples. On peut même dire qu'une telle conception romantique de la création littéraire, il se trouve alors précisément en train d'en instruire le procès. Ou du moins : d'en souligner le caractère plutôt problématique.

#### 4.

En un sens, Sartre, bien entendu, ne renonce aucunement à l'idée d'engagement. Fidèle à ses convictions anciennes, il envisage la littérature à la manière d'un appel adressé à la liberté du lecteur afin que ce dernier se saisisse par lui-même du monde et lui découvre un sens, obscur certes mais par lequel il devient passagèrement possible à chacun de se soustraire aux « forces d'aliénation ou d'oppression » s'exerçant sur la conscience – la thèse, remarquons-le, est autrement subtile que celle que l'on prête aux partisans de la littérature engagée lorsque l'on veut que ceux-ci assignent au roman la mission de délivrer un explicite et univoque message militant à l'intention du lecteur.

Il n'en reste pas moins que, telle qu'elle s'expose en 1964, la pensée de Sartre prend un tour plutôt perplexé. Dans son autobiographie, l'auteur des *Mots* démystifie de

manière magistrale une certaine mythologie de l'héroïsme littéraire dont il explique avoir été lui-même la victime consentante. Il raconte avoir été intoxiqué à tout jamais par les fables enfantines qui font de l'écrivain un « chevalier » et un « martyr », lui-même ne renonçant aux rôles puérils et gratifiants de Paridaillan et de Strogoff – modèles tirés de ses premières lectures – que pour endosser enfin celui, plus tragique, de Philoctète, le guerrier désarmé dont la défaite pathétique a la valeur sublime d'une revanche prise sur la vie.

De toute cette réflexion qui indique de quelles limites reste toujours tributaire l'action d'un écrivain et de quelle pitreuse imposture elle procède parfois, on a souvent retenu une formule, devenue fameuse, qui, de fait, fut au centre du débat de la Mutualité et qui sonne, pour la littérature, comme un aveu – au moins relatif – d'impuissance. Évoquant à la faveur d'un entretien son premier roman, revenant sur la longue prise de conscience qui fut la sienne depuis le temps de ses débuts, Sartre déclarait en avril 1964 : « Ce qui me manquait c'était le sens de la réalité. J'ai changé depuis. J'ai fait un lent apprentissage du réel. J'ai vu des enfants mourir de faim. En face d'un enfant qui meurt, *La nausée* ne fait pas le poids. »

Renonçant aux rêves souverains de salut et de toute-puissance dont les écrivains s'enchantent, la littérature bute et échoue ainsi devant le scandale même d'un réel sur lequel elle n'a pas de prise, qu'elle ne peut pas changer, dont elle ne peut pas même authentiquement rendre compte. Scandale politique – celui d'un monde dont les injustices sociales et économiques condamnent à la misère et à la mort la part la plus vulnérable de l'humanité – mais également scandale métaphysique, puisque, selon le mot

fameux d'Ivan Karamazov médité par Camus, Malraux et tant d'autres des contemporains de Sartre, il met en cause la Création elle-même au sein de laquelle, prétend-on parfois honteusement, « la souffrance des enfants sert à parfaire la somme des douleurs nécessaires à l'acquisition de la vérité ».

Et à tout cela, quand elle n'y est pas indifférente, la littérature ne trouve à opposer qu'une parole – vaine car impotente – de révolte ou d'indignation.

5.

*Que peut la littérature ?*

*Encore!* va-t-on sans doute objecter.

Mais que la même question se pose aux écrivains d'aujourd'hui comme elle s'est posée aux écrivains d'hier, qu'elle appelle plus ou moins des réponses semblables et répétées, n'ôte rien ni à son urgence ni à sa nécessité. Kierkegaard l'écrit : « Une génération peut apprendre beaucoup d'une autre génération, mais, ce qui est proprement humain, aucune ne l'apprend de celle qui l'a précédée. À ce point de vue-là, chaque génération recommence comme si elle était la première, aucune n'a de tâche nouvelle au-delà de celle de la génération précédente et ne parvient plus loin qu'elle, si toutefois cette génération n'a pas trahi sa tâche, si elle ne s'est pas dupée elle-même. »

Si je cite, comme je l'ai déjà souvent fait, ces phrases fameuses de *Crainte et tremblement*, ce n'est pas par pure manie personnelle. Il se trouve que le livre de Kierkegaard a fait l'objet, il y a quinze ans, d'un long commentaire de

Jacques Derrida, *Donner la mort*, dans lequel il me semble qu'on entend comme l'écho de la réflexion conduite par Sartre au moment des *Mots*. Le geste meurtrier auquel Abraham consent sur la personne d'Isaac y est pensé en relation avec le perpétuel infanticide dont l'humanité se rend continuellement coupable à travers les âges. Derrida ironise sur « les moralistes moralisants et les bonnes consciences qui rappellent avec assurance tous les matins ou toutes les semaines, dans les journaux, les hebdomadaires, les radios et les télévisions, au sens des responsabilités éthiques ou politiques » alors même que la société à laquelle ils appartiennent « fait mourir ou, différence secondaire, dans le cas de non-assistance à personne en danger, laisse mourir de faim et de maladie des centaines de millions d'enfants ». Et cela sans que quiconque, aussi averti qu'il en soit, se sente jamais responsable d'un pareil crime. Puisque, comme le rappelle le philosophe, il n'est de responsabilité que personnelle et à travers l'épreuve vécue solitairement, scandaleusement, dans la crainte et le tremblement, dont Kierkegaard nous dit qu'elle oblige l'individu, s'arrachant au règne du général, à se livrer singulièrement au vertige du vrai.

Ceux que Derrida nomme encore « les chevaliers de la bonne conscience » peuvent à longueur de romans, de poèmes ou d'essais dénoncer impunément les crimes dont l'horreur s'étale sous leurs yeux et dont ils se proclament innocents. Mais de quel poids pèsent leurs mots confortablement indignés devant un enfant qui meurt de faim ? Aucun. Car la seule parole qui tienne devant un tel drame, dit Derrida, est cette paradoxale demande de pardon que, par le mutisme propre qui la caractérise, fait silencieusement retentir en secret toute littérature authentique.



## 6.

Pour autant que je comprenne le propos de Derrida – et je ne suis pas sûr de le comprendre, pas plus que je ne suis sûr de comprendre celui de Kierkegaard dont il s’inspire ; et même : je doute que ce propos, en raison du paradoxe sur lequel il repose, puisse être objet de compréhension –, il me semble qu’il rejoint ce que Barthes dit de la littérature dans sa *Leçon*.

Quand Barthes explique que le langage est comme un « huis clos » à l’intérieur duquel s’exerce une loi qui, faisant à la fois de nous des maîtres et des esclaves, nous compromet doublement du côté des pouvoirs, « huis clos » duquel on ne peut sortir « qu’au prix de l’impossible ». Donnant précisément, comme Derrida, pour exemple d’une pareille et impossible effraction qui nous soustrait à la servitude foncière de notre condition « la singularité mystique, telle que la décrit Kierkegaard, lorsqu’il définit le sacrifice d’Abraham comme un acte inouï, vide de toute parole, même intérieure, dressé contre la généralité, la grégarité, la moralité du langage ». Barthes ajoutant : « Mais à nous, qui ne sommes ni des chevaliers de la foi ni des surhommes, il ne reste, si je puis dire, qu’à tricher avec la langue, qu’à tricher la langue. Cette tricherie salutaire, cette esquivé, ce leurre magnifique, qui permet d’entendre la langue hors-pouvoir, dans la splendeur d’une révolution permanente du langage, je l’appelle pour ma part : *littérature*. »

« Entendre la langue hors-pouvoir » ? Cela revient, au fond, à définir, comme bien d’autres l’ont fait pareillement, le pouvoir propre de la littérature à la manière d’une sorte d’*impouvoir* essentiel – et accessoirement seulement à la

façon du *contre-pouvoir* qu'elle constitue aussi mais auquel la réduisent les tenants de l'engagement. Que peut la littérature ? En réalité : pas grand-chose et même rien. Mais c'est de faire retentir ce rien qu'elle témoigne pour le vrai, parlant contre toutes les formes d'aliénation, d'oppression avec lesquelles elle rompt.

« Tout fait non-sens, déclare Deguy. Nous jouissons du non-sens par la littérature et ses œuvres. C'est insensé, mais c'est *comme ça*. » On pourrait citer encore Bataille expliquant que l'inutilité fondamentale de la littérature est sa paradoxale raison d'être car elle exprime qu'il est en l'homme quelque chose qui ne se réduit pas à l'utile, se soustrait à la servilité et manifeste ainsi sa part de liberté. Ou encore, après Emmanuel Bouju et plus près de nous, Elfriede Jelinek définissant l'écrivain comme « un bon à rien » – « il ne peut rien et il veut encore moins » –, un « bon à Rien » dit Bouju, opposant seulement à la domination que le pouvoir exerce sur lui un refus obstiné de se soumettre.

## 7.

Sartre, bien sûr, semble très éloigné d'un tel discours en lequel il ne se serait sans doute pas reconnu. Encore que... Pourtant, ce n'est guère lui rendre justice que de le ranger, comme on le fait trop souvent, au nombre de ceux que Derrida nomme « les chevaliers de la bonne conscience », prompts à épouser toutes les causes afin de les faire servir à des desseins purement idéologiques, littéraires ou philosophiques. Il y a en lui trop de lucidité et d'inquiétude. Lorsque dans ce même entretien de 1964 où il déclare que *La nausée* ne fait pas le poids en face d'un enfant qui meurt, on lui demande s'il convient que l'écrivain « mette

sa plume au service des opprimés », il répond : « Ah ! non. C'est la pire des attitudes. La plus fausse, la plus naïve. Celle d'un Zola, celle d'un Gide dans son *Voyage au Congo*. Être tranquille dans son fauteuil et prendre fait et cause pour les exploités. L'héroïsme ne se gagne pas au bout d'une plume. »

Il n'est sans doute pas utile d'insister. Une telle déclaration réduit à néant toutes les prétentions d'une pseudo-littérature engagée aussi vivace aujourd'hui qu'hier et que chaque rentrée rappelle sur le devant de la scène éditoriale et critique quand les romanciers de « la bonne conscience » entreprennent, en « chevaliers » et en « martyrs », déclarant partager leur courage et leur souffrance, de parler héroïquement au nom des victimes des guerres qu'ils n'ont jamais faites, des désastres dont seuls leurs écrans de télévision les ont tenus informés, des tragédies dont ils sont saufs et dont ils font impunément la matière de leur négoce littéraire.

Le vrai pouvoir paradoxal de la littérature – celui dont témoignent, malgré toutes leurs différences, les écrivains dont nous proposons ici les textes – est d'une autre nature et irréductible au prêche complaisant que la société du spectacle rémunère en raison même de son caractère inoffensif et insignifiant. On remarquera qu'il suppose souvent une parole personnelle, une expérience à la première personne dont Édouard Louis, pour finir, dit la nécessité : « Il y a une force politique du récit. Le récit pousse plus loin le lien entre littérature et vérité que d'autres formes de littérature. Il dit : ce qui est écrit a été vécu, ce que vous allez lire est vécu, donc sujet à l'action concrète. » La position de Sartre est comparable qui souligne : il y a une « impossibilité à mon sens de parler bien de ce que l'on n'a

pas vécu. Cette nouvelle que j'ai écrite autrefois, *Le mur*, ne tient pas en comparaison des récits, des témoignages rapportés depuis par d'anciens prisonniers ou déportés. Dans ce domaine l'expérience est indispensable. Je vous accorde qu'il n'en faut pas beaucoup. Il en faut tout de même un peu. »

On crédite trop vite Sartre d'avoir été l'inventeur d'une formule romanesque dont il fut en réalité, sur le tard il est vrai, le détracteur le plus impitoyable et le plus incisif. La règle ne souffre aucune exception : la seule littérature qui vaille est celle qui, gagée sur le réel et consciente pourtant de la trahison qu'elle opère à son égard, assume la culpabilité qui l'accompagne et prend acte de son impuissance essentielle. Reconnaisant ainsi qu'aucun roman ne tient devant la mort d'un enfant ou quelque drame semblable. Que la littérature ne peut rien. Si peu, en tout cas. Ou alors, seulement ceci, peut-être, dit Sartre, magnifiquement, qui vaut d'ailleurs autant pour ceux qui n'écrivent pas que pour ceux qui écrivent : « Il s'agit, pour chacun d'arracher, de son vivant, sa propre vie à toutes les formes de la Nuit. »

*Derniers titres parus : Le chat de Schrödinger (Gallimard, 2013)  
et Retour à Tokyo (Éditions Cécile Defaut, 2014).*